

LES MIRAGES DE L'INTROSPECTION  
WITTGENSTEIN CRITIQUE DE JAMES

par Christiane Chauviré

Depuis Auguste Comte on sait que l'introspection est problématique : l'homme ne peut pas se séparer en deux pour s'observer lui-même (pas plus que l'œil ne peut se voir)<sup>1</sup>. Préludant au behaviorisme, Peirce affirmait en 1868 de façon pionnière<sup>2</sup>, et sur un ton définitif, que 1) nous n'avons pas de pouvoir d'introspection garantissant un accès immédiat et privilégié à soi-même, ni de faculté d'intuition comme connaissance directe et auto-justifiée, et que 2) notre connaissance du monde interne est tirée de l'observation de faits externes. On pouvait croire que c'était le début de la fin du mythe de l'intériorité<sup>3</sup>. Aujourd'hui il semble que les sciences de la cognition en reviennent à l'introspection<sup>4</sup>. La décisive critique faite par Wittgenstein du langage privé et de la structure intérieur/extérieur ne les décourage pas. Les échecs de l'introspection à remplir les divers buts qu'on a pu lui assigner sont pourtant bien pointés par cet auteur dans le sillage du behaviorisme<sup>5</sup>.

Le principe de la critique wittgensteinienne de l'introspection<sup>6</sup> est simple : quand nous nous observons nous-mêmes, 1) nous ne trouvons pas ce que nous cherchons, 2) la posture introspective risque de créer des mirages ; 3) ce que nous faisons ne s'appelle pas observer au sens scientifique, expérimental du terme, alors que William James, qui recourt très largement à cette méthode dans les *Principles of Psychology*, tout en en dénonçant les difficultés, a l'ambition de faire de la psychologie scientifique. Notons que James entend combiner, à la suite de Stumpf, l'approche en première personne (introspection) et celle en troisième personne (expérimentation scientifique).

En critiquant l'introspection, Wittgenstein a certainement en tête les passages des *Principles* où James, après avoir distingué les « états substantifs » (les haltes) et les « états transitifs » (les envolées du courant de pensée)<sup>7</sup>, déplore les difficultés de cette méthode s'agissant de capter les éléments transitifs de la pensée. Sachant que « toute pensée tend à tout moment vers un autre état substantif que celui dont elle vient d'être délogée », écrit James, « il est très difficile de percevoir de façon introspective ce que sont vraiment les états transitifs. S'ils ne sont que des envolées vers une conclusion, les arrêter pour les observer avant que la conclusion soit atteinte reviendrait tout bonnement à les détruire. Tandis que si nous attendons jusqu'à ce que la conclusion soit atteinte, elle les dépasse tellement en

vigueur et en stabilité qu'elle les éclipse et les engloutit totalement dans son éclat. Qu'on essaie de couper une pensée par le milieu pour en observer la coupe et on verra combien l'observation rétrospective des zones transitives est difficile<sup>8</sup>. Le cheminement de la pensée est si rapide qu'il nous conduit presque toujours à la conclusion avant que nous ayons eu le temps de l'arrêter. Comme un flocon de neige saisi au creux d'une main tiède n'est plus un flocon mais une goutte, de même, au lieu de saisir le sentiment du mouvement d'une relation vers son terme, nous nous trouvons en possession d'une chose substantive, en général le dernier mot prononcé, pris statiquement, dont la fonction, la tendance et la signification particulière dans la phrase ont totalement disparu. La tentative d'analyse introspective dans ce cas revient en fait à se saisir d'une toupie en mouvement pour en surprendre le mouvement, ou, à essayer d'allumer la lumière assez rapidement pour voir à quoi ressemble l'obscurité [...]. Les conséquences de cette difficulté propre à l'introspection sont funestes. S'il est ardu de fixer les états transitifs du courant de pensée sans les observer, alors la grande erreur que toutes les écoles risqueront de commettre est de ne pas réussir à les saisir, et de trop insister sur les états plus substantifs du courant » (ibid.).

Le paradoxe de l'introspection est donc de sélectionner les états substantifs de la pensée alors que nous voudrions capter les autres.

### **Les mirages de l'introspection**

Déjà, l'idée même de saisir la pensée au vol paraît étrange à Wittgenstein, non parce que la pensée irait trop vite, serait impossible à objectiver, ni parce que l'acte d'observation dénaturerait l'observé ou le ferait s'évanouir, mais parce que tenter d'observer sa propre pensée pour savoir ce qu'elle est (démarche épistémique ou cognitive) ne nous fait nullement saisir ce que le mot « penser » signifie dans l'usage ordinaire, qui seul intéresse le philosophe (cette tâche requiert une démarche grammaticale) : « Pour tirer au clair la signification du mot "penser", regardons-nous en train de penser : ce que nous observons là ne serait ce que le mot signifie ! Mais ce n'est pas dans ce sens qu'on se sert de ce concept » (RPP I § 316).

En effet l'examen de la grammaire de penser dans l'usage ordinaire montre que le concept de penser n'est pas un concept d'expérience (RPP II § 257), mais de capacité, avec bien sûr un sens occurrent à certaines personnes de certains temps. L'introspection ne saurait donc rien nous apprendre que nous ne sachions déjà grammaire à l'appui. Ce que cherche notamment le partisan de l'introspection, c'est à montrer que la pensée est un processus observable synchronisé avec la parole, qui l'accompagne et est articulé comme elle - une « image »

trompeuse à laquelle nous poussent les tournures de notre langage. La critique de Wittgenstein vise sur ce point James qui rapporte les différents moments de la pensée à des fragments temporels. Or, selon le philosophe de Cambridge, il est impossible de rapporter par des procédures descriptives le soi-disant processus de la pensée à un laps de temps précis (L. Aly). Eu égard à la durée, parler peut être décrit, penser non, penser n'est, encore une fois, pas un concept d'expérience avec un début, un déroulement et une fin, la pensée n'est pas un phénomène temporel qui s'expérimente : « "En prononçant ces mots j'ai pensé..." se rattache certes au temps de l'énonciation ; mais quand il s'agit pour moi de caractériser le "processus" en question, je suis incapable de le décrire comme un événement appartenant à ce laps de temps, incapable de dire, par exemple que telle ou telle phase du processus s'est située dans ce segment temporel-ci. À l'opposé donc de ce qui vaut pour l'acte de parole lui-même, que, lui, je puis décrire. Telle est la raison pour laquelle on ne peut que difficilement nommer la pensée un processus (Ni un accompagnement de la parole). » (RPP II § 266)